

Entretien

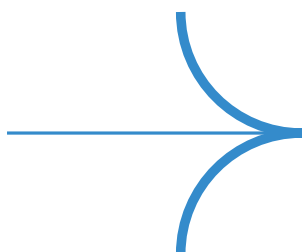
À L'INTERSTICE

Dedans / Dehors — Komplex
Kapharnaüm, un collectif artistique
dans l'épaisseur du monde

Sommaire

Présentation - Komplex Kapharnaüm, le trouble nécessaire : 30 ans de présence dans la ville ----- p.4

Entretien avec Pierre Duforeau - Komplex Kapharnaüm, une compagnie dans l'épaisseur du monde ----- p.8



Remerciements à

Pierre Duforeau,
directeur de Komplex Kapharnaüm
<http://kxkm.net>

Crédits photographiques :

Couverture : © Droits réservés - KXKM

Autres photos : crédits indiqués sur les photos.

Introduction

Il existe, dans la manière dont une société aménage son territoire, une façon de dire ce qu'elle valorise, ce qu'elle néglige, et ce qu'elle imagine de son avenir commun. La culture — entendue dans toute l'acceptation du terme, des pratiques les plus quotidiennes aux formes les plus élaborées de la création — est depuis longtemps au cœur de cette question. Et pourtant, elle peine encore trop souvent à trouver sa place dans les processus qui façonnent concrètement les lieux où les gens vivent. Et pourtant, malgré les discours et les intentions affichées, la participation citoyenne peine encore trop souvent à s'imposer comme une composante réelle et structurante des processus qui façonnent concrètement les lieux où les gens vivent.

En effet, entre les principes proclamés et la pratique effective, le fossé reste profond. Les habitants sont fréquemment convoqués trop tard dans les projets — au stade de la validation plutôt qu'à celui de la conception —, ce qui réduit leur contribution à un simple exercice de légitimation de décisions déjà arrêtées. Les formes de consultation demeurent souvent descendantes, standardisées, voire cosmétiques : réunions publiques peu accessibles, formulaires arides, délais contraints, langages techniques qui excluent autant qu'ils informent.

À cela s'ajoutent des inégalités persistantes dans l'accès à ces espaces de parole. Ce ne sont pas toujours ceux qui subissent le plus directement les transformations urbaines — locataires précaires, populations étrangères, personnes âgées isolées, habitants des quartiers populaires — qui parviennent à se faire entendre. La participation reste trop souvent l'apanage de ceux qui disposent du temps, des codes et des ressources pour s'y engager.

Enfin, même lorsque des paroles sont recueillies, leur traduction en actes concrets reste incertaine. Le manque de transparence sur les suites données aux contributions, l'absence de retours explicites vers les participants, et la faible opposabilité des avis rendus alimentent un sentiment d'inutilité qui décourage les engagements futurs. La participation devient alors un rituel sans prise réelle sur la fabrique de la ville.

C'est précisément à cette articulation que s'attaque, avec constance et ambition, la démarche « Culture et Aménagement » portée par le GIP EPAU. En réunissant pour la troisième fois au mois de juillet, ses ateliers de travail et de réflexion collective — cette fois en Auvergne-Rhône-Alpes, région aux géographies plurielles et contrastées —, cette initiative affirme que la culture n'est pas un supplément d'âme que l'on greffe sur un projet une fois les fondations posées, mais bien une matière première du projet lui-même : une façon de comprendre un territoire avant d'y intervenir, d'en révéler les usages, les mémoires et les désirs avant d'en tracer les contours.

Dans ce cadre, les acteurs culturels comme les aménageurs — artistes, opérateurs, architectes, urbanistes, diffuseurs — sont reconnus comme des observateurs fins du territoire, porteurs d'une connaissance sensible et incarnée que les outils classiques de l'aménagement saisissent mal. Leur parole, leur manière d'occuper et de transformer les lieux méritent d'être intégrées en amont des décisions, au même titre que les diagnostics techniques ou les études socio-économiques.

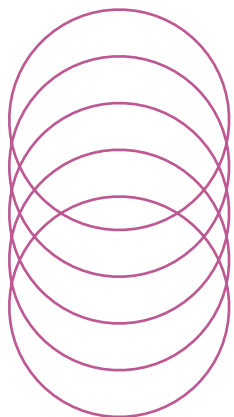
C'est dans cet esprit que ce document a choisi d'accorder toute sa place à Komplex Kapharnaüm, en tant que collectif artistique. Implantée à Vaulx-en-Velin, profondément ancrée dans une pratique à la fois itinérante et territoriale, cette compagnie incarne la porosité entre création artistique et engagement dans l'espace social et géographique. Son directeur, Pierre Duforeau, a consacré de nombreuses années à explorer précisément les croisements que cet atelier cherche à penser : comment une démarche artistique peut-elle prendre racine dans un territoire, en lire les tensions, en accompagner les transformations, et offrir aux habitants une manière différente de se saisir de leur propre cadre de vie ?

C'est donc tout naturellement qu'il a été invité à participer à la réflexion collective de cette journée. **L'entretien qui suit en est une introduction ou un prolongement écrit — un témoignage de terrain qui résonne avec les enjeux portés par le mouvement de l'urbanisme culturel, et qui s'inscrit dans l'effort de capitalisation collective que ces ateliers construisent, édition après édition, à l'échelle d'une région aussi diverse que celle d'Auvergne-Rhône-Alpes.**



Place Public © KXKM

KompleX Kapharnaüm, Le trouble nécessaire — trente ans de présence dans la ville



Fondée en 1995 autour de Pierre Duforeau et d'un collectif issu des Beaux-Arts de Lyon, **KompleX Kapharnaüm (KXKM)** s'est imposée comme l'une des compagnies nationales d'arts de la rue les plus singulières et les plus cohérentes du paysage artistique français. Installée depuis 2017 à Vaulx-en-Velin, au cœur du quartier de la Soie — territoire en pleine recomposition urbaine dans l'Est lyonnais —, la compagnie n'a jamais dissocié sa pratique artistique de son ancrage territorial. La ville n'est pas un décor. Elle est matière première, interlocutrice, partenaire, résistance et révélation. C'est cette conviction fondatrice qui, depuis trente ans, oriente chaque création, chaque dispositif, chaque rencontre.

La rue comme choix esthétique et politique

La rue n'est pas investie par défaut — comme l'espace du pauvre, de celui qui n'a pas de salle — mais par conviction profonde, à la fois esthétique et politique. L'art surgit là où les gens vivent, se croisent, s'ignorent, se perdent : dans l'épaisseur du quotidien, dans les interstices de la ville ordinaire. Cette double exigence, formelle et éthique, structure depuis trente ans une œuvre d'une remarquable cohérence, où le collectif reste le moteur et la ville, la scène permanente.

L'enjeu fondamental des arts de la rue est précisément là : créer du lien là où l'urbanisme crée des flux, réintroduire du sensible dans le fonctionnel, du vécu dans le planifié, de l'imprévu dans le programmé. À rebours d'une culture qui se consomme dans des lieux dédiés, séparés de la vie, KXKM défend l'idée que l'expérience artistique la plus puissante est celle qui surprend, qui surgit là où on ne l'attendait pas, qui touche des gens qui ne se seraient jamais rendus dans une salle de spectacle. C'est une posture à la fois modeste et radicale : aller vers, plutôt qu'attendre que l'on vienne.

Une fabrique du territoire par le bas

Au cœur de la démarche de KXKM se trouve une conviction que peu de compagnies poussent aussi loin : on ne travaille pas sur un territoire, on travaille avec lui. Avant toute restitution publique, la compagnie investit chaque lieu sur une durée longue — plusieurs semaines, parfois plusieurs mois. Elle collecte, elle écoute, elle documente. Elle rencontre des habitants, recueille des récits, capte des fragments de mémoire collective. Elle revient ensuite avec ce que le quartier lui a donné, transformé, mis en forme.

Cette méthode produit une relation profondément différente entre l'artiste et le territoire. L'artiste n'arrive pas avec une idée préconçue qu'il plaque sur le réel : il arrive avec une disponibilité, une curiosité, une méthode — et le territoire lui répond. Les habitants, eux, ne sont pas de simples spectateurs convoqués en fin de processus. Ils sont co-auteurs d'un récit partagé, dont ils reconnaissent les matériaux — leurs voix, leurs visages, leurs histoires — dans la forme finale. Ce déplacement du centre de gravité, de l'artiste vers le collectif, de l'œuvre vers l'expérience, du lieu vers le lien, définit ce que l'on peut appeler une véritable fabrique territoriale : horizontale, sensible, ancrée dans le réel.

Les œuvres qui émergent de ce processus ne sont pas plaquées sur le territoire — elles en sont des émanations. Elles révèlent ses tensions, ses mutations, ses mémoires enfouies. La ville devient alors palimpseste vivant : là où le visible et l'invisible dialoguent, là où des couches de temps et d'histoires se superposent et se répondent. Chaque habitant peut devenir, à sa manière, auteur de son propre espace.

Le numérique : outil de révélation ou risque de dépossession ?

Dans ce cadre, le numérique occupe une place à la fois centrale et ambivalente. D'un côté, il constitue un prolongement naturel et puissant des démarches situées : les projections monumentales sur les façades, les dispositifs sonores spatialisés, les cartographies interactives et les installations immersives permettent de révéler des strates narratives invisibles à l'œil nu. Ils donnent corps aux paroles collectées, amplifient la présence des habitants dans l'espace public, transforment un mur ou une place en surface d'expression collective. En ce sens, le numérique devient un formidable outil de mémoire, de mise en visibilité et de restitution.

Mais il soulève aussi des questions qui traversent en profondeur les arts de la rue et la pratique de KXKM. À l'heure où la médiation culturelle se déplace massivement vers les écrans, où l'expérience collective est concurrencée par l'expérience individuelle et délocalisée, où la captation et le partage sur les réseaux sociaux tendent à réduire l'événement vivant à une image consommable, la question du corps présent dans l'espace public se pose avec une acuité nouvelle. Comment maintenir la puissance du face-à-face, de la rencontre physique, de l'inattendu urbain — fondements même des arts de la rue — dans un environnement saturé d'images, de sollicitations et de flux numériques ?

Il y a là un risque réel : celui que le numérique, en cherchant à amplifier l'expérience, finisse par la médiatiser à l'excès, par interposer un écran entre les corps et les lieux, par transformer la rencontre en spectacle et le spectacle en contenu. La question n'est pas de rejeter les outils numériques — ce serait une posture aussi naïve qu'inutile — mais de penser leur usage avec rigueur et exigence. Comment le numérique peut-il servir le lien humain plutôt que le remplacer ?

Comment peut-il renforcer l'ancrage territorial plutôt que de le dissoudre dans l'universel du réseau ?

KXKM tient cette tension sans la résoudre de manière dogmatique, et c'est peut-être là une de ses forces essentielles. Le numérique y est convoqué non comme une fin en soi, ni comme un gage de modernité, mais comme un médium au service de la relation — un outil supplémentaire dans l'arsenal d'une compagnie qui refuse depuis toujours la simplification et la récupération.

Un art politique au sens noble

Ce travail porte une dimension politique profonde, au sens le plus noble du terme. En invitant les habitants à prendre part au processus créatif, en donnant voix à des récits minorés, en rendant visibles des trajectoires individuelles que l'urbanisme ordinaire efface ou ignore, KXKM ouvre des espaces de parole et d'expression qui échappent aux cadres institutionnels habituels. Elle propose une autre manière de faire la ville : plus horizontale, plus sensible, plus inclusive.

Cette posture implique aussi une vigilance constante face aux risques d'instrumentalisation. Dans un contexte où la culture est souvent mobilisée comme levier d'attractivité dans les projets de requalification urbaine, la compagnie maintient une exigence artistique et une attention éthique qui résistent aux logiques de récupération. Il ne s'agit pas de décorer la ville pour la rendre plus vendable, mais de la rendre à ceux qui la vivent — dans toute sa complexité, ses contradictions, sa beauté ordinaire et ses blessures.

Vers une ville sensible

En définitive, entre urbanisme culturel et fabrique territoriale, entre présence physique et outils numériques, entre création artistique et engagement collectif, KXKM dessine depuis trente ans les contours d'une ville sensible — une ville où l'art n'est pas un ornement mais un outil de connaissance, de partage et de transformation. Une ville où chaque mur peut parler, chaque rue raconter, chaque habitant devenir auteur de son propre territoire.

C'est cette conviction, tenace et inventive, qui fait de la compagnie bien plus qu'un acteur culturel : un acteur du territoire, dans tous les sens du terme — et, à ce titre, un révélateur des géographies urbaines qui le composent. Car en choisissant d'ancrer son travail dans des espaces ordinaires, des quartiers traversés par des logiques de relégation ou d'invisibilité, des interstices que la ville officielle peine à nommer, la compagnie ne fait pas que s'adapter à un contexte : elle le met en lumière. Ses projets agissent comme des instruments de lecture, capables de faire apparaître ce que les cartes administratives taisent — les frontières vécues, les centralités informelles, les zones de fracture ou de frottement entre des mondes qui coexistent sans vraiment se rencontrer. En ce sens, la démarche artistique devient un outil de connaissance du territoire autant qu'un outil d'action sur lui.

Révéler ces géographies, c'est aussi donner à voir les rapports de force qui les produisent : qui a accès à quoi, qui circule librement et qui reste assigné, quels espaces sont investis de valeur et lesquels sont abandonnés au silence. La compagnie, en travaillant avec et depuis ces territoires, contribue à rendre lisibles des réalités spatiales que les habitants eux-mêmes n'ont pas toujours les mots pour nommer — parce qu'elles sont trop familières, trop intériorisées, trop évidentes pour être questionnées.

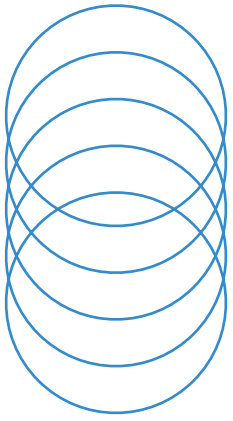
C'est là, peut-être, l'une de ses contributions les plus précieuses : non pas imposer un regard extérieur sur la ville, mais offrir aux habitants les conditions d'un regard sur leur propre espace — et, ce faisant, rouvrir la question de ce que ce lieu pourrait être autrement.



KompleX Kapharnaüm, une compagnie dans l'épaisseur du monde

Entretien avec **Pierre Duforeau**





Souhaitant mieux connaître le travail entrepris par la compagnie depuis plus de trente ans — et dans une période où de nouvelles perspectives s’ouvrent —, nous avons sollicité son directeur pour un entretien. Le mardi 22 avril après-midi, nous nous retrouvons dans le lieu de fabrique de KompleX Kapharnaüm, à Vaulx-en-Velin (69).

Un lieu de travail, de création comme de production — pas un lieu de représentation. Ce détail compte. Les murs y parlent d’une présence continue, celle d’une compagnie qui n’a pas choisi la ville comme décor mais comme matière première.

Pierre Duforeau, actuel directeur de KompleX Kapharnaüm, s’y prête au jeu de la mémoire et de la réflexion : l’histoire du projet artistique, le parcours qui l’a conduit là, le compagnonnage de longue date avec Stéphane Bonnard — aujourd’hui achevé —, et cette question qui traverse tout : comment une compagnie de création s’enracine dans un territoire, comment elle y construit quelque chose qui ressemble à un engagement durable plutôt qu’à un simple passage.

C’est cette conviction qui a conduit à choisir l’épaisseur du monde comme titre de ce document. Le mot s’oppose d’abord à ce qui serait mince, lisse, superficiel — à l’esthétique du survol, du projet qui arrive et repart. L’épaisseur, c’est la profondeur de ce qui s’accumule : le temps long, les strates d’une relation avec un territoire, les couches successives d’une histoire partagée avec des habitants, une ville, des compagnons de route. Ce n’est pas une compagnie qui effleure.

Le mot dit aussi quelque chose de la résistance. Le monde épais n’est pas commode — il oppose de la matière, du frottement, de la complexité sociale et humaine. S’y installer, y travailler durablement, c’est accepter cette résistance plutôt que de la contourner. Vaulx-en-Velin, précisément, n’est pas une ville sans aspérités. Il y a enfin une dimension presque physique, sensorielle, que le mot porte avec lui — et qui fait écho à une pratique artistique qui ne reste pas abstraite, qui descend dans les corps, les espaces concrets, les géographies habitées.

Le paradoxe léger du titre, c’est que KompleX Kapharnaüm — dont le nom évoque lui-même le désordre foisonnant, le bazar fertile — trouve dans cette formule quelque chose d’étonnamment dense et tenu. Comme si le chaos apparent de la compagnie reposait en réalité sur une conviction très ferme : qu’il vaut la peine de s’enfoncer dans le monde plutôt que de le regarder depuis la rive.

Il n’est dès lors pas anodin que cet entretien se soit tenu ici, dans ce lieu désigné comme fabrique des territoires. Le mot fabrique dit quelque chose d’essentiel : on y fait, on y transforme, on y revient. Vaulx-en-Velin et Villeurbanne ne sont pas des toiles de fond. Ce sont, pour la compagnie, des interlocuteurs à part entière — des espaces avec lesquels le dialogue artistique s’est noué dans la durée, parfois dans la friction, toujours dans l’exigence d’une relation réelle.

Ce que l’on lira ici est le récit de cette construction — patiente, collective, et loin d’être achevée.

Peux-tu revenir sur ton histoire et celle de la création de KompleX Kapharnaüm ?

Tout a commencé bien avant les Beaux-Arts, bien avant les premières expérimentations dans les friches industrielles du quartier de la Soie.

Tout a commencé au collège, à Villeurbanne, dans ces années de formation où l'on ne sait pas encore très bien ce qu'on cherche mais où l'on commence à comprendre dans quel monde on vit. C'est là, entre camarades, que quelque chose se noue — une sensibilité commune, une curiosité partagée, une manière d'être ensemble qui préfigure, sans qu'on le sache encore, ce que sera plus tard le **collectif**. Car Villeurbanne n'est pas une ville ordinaire. Elle a cette particularité rare de traiter ses habitants aussi en spectateurs, de considérer que l'art dans l'espace public n'est pas un supplément d'âme réservé aux grandes occasions mais une dimension constitutive de la vie collective.

Ville ouvrière et ville de culture, ville de banlieue et ville d'avant-garde, elle a toujours su accueillir les propositions artistiques les plus exigeantes et les plus dérangeantes avec une ouverture qui tient moins à une politique municipale qu'à une disposition profonde de ses habitants à habiter pleinement leur territoire.

Pour nous, grandir à Villeurbanne n'était donc pas seulement grandir quelque part — c'était grandir dans un rapport vivant à la création, être formés, sans le savoir, à ce double mouvement qui deviendra la signature de KompleX Kapharnaüm : être à la fois dedans et dehors, habitants et spectateurs, acteurs d'un territoire et témoins de sa



Pierre Duforeau © J. Penischot - Avril 2026

transformation. Nous partageons la même fascination pour les **liens entre création artistique et image**.

Mais la compagnie qui va naître de cette effervescence doit aussi beaucoup à une autre rencontre celle de Stéphane Bonnard avec qui je vais monter ce projet d'équipe artistique. Nos deux parcours convergent vers la même intuition : que l'art a sa place dans la rue et dans la rencontre avec les personnes quelles qu'elles soient (habitants, spectateurs...).

De notre rencontre naît en 1995 la compagnie KompleX Kapharnaüm, dont nous devenons co-directeurs artistiques en 1997.

Ensemble, nous expérimentons au moyen de petites formes les liens entre l'image et d'autres types de langage, comme le corps ou la musique...

“ Être à la fois dedans et dehors, habitants et spectateurs, acteurs d'un territoire et témoins de sa transformation.

Quelle sera votre implantation et comment se met en place votre travail ?

C'est en 1996 que notre collectif artistique pose ses valises dans ce qui est encore un no man's land mal identifié, entre Vaulx-en-Velin et Villeurbanne : le Quartier de la Soie. C'est encore un territoire en friche, en suspens, qui deviendra à la fois notre lieu d'implantation et notre matière première de création. Dans une ancienne usine reconverte en atelier, le collectif accueille dès ses débuts des amateurs, des curieux, des volontaires. Jusqu'en 2000, nous mettons en œuvre des ateliers baptisés « EnCourS » qui regroupent une cinquantaine de participants et donnent

lieu à des productions. **On y bricole, on y expérimente, on y tâtonne** avec les images et les sons comme d'autres le feraient avec de l'argile. On forge du nouveau avec du vieux récupéré, on retravaille des archives, on élabore des programmes sonores ou informatiques.

Le lieu ressemble moins à une salle de spectacle qu'à un **laboratoire** perpétuellement en chantier. À l'orée des années 2000, nous franchissons un cap décisif.

Nous nous structurons autour d'un groupe resserré et nous lançons SquarE, « télévision locale de rue » : une **déambulation urbaine** qui projette sur les façades des immeubles les visages agrandis des habitants d'un quartier, filmés chez eux. Avec ce projet l'investigation s'étend à l'espace

virtuel, et des groupes d'habitants de plusieurs villes sont invités à en capter des images et à les diffuser. La ville devient écran, les murs parlent, et les passants se retrouvent spectateurs d'eux-mêmes. Puis viennent des projets, qui déplacent la focale vers la mémoire des lieux urbains délaissés. Les vidéastes, musiciens, lecteurs et peintres du collectif forment alors un collectif multimédia explorant l'histoire enfouie des endroits investis, reconstituant sur leurs façades des fresques documentaires nourries des souvenirs glanés auprès des habitants.

Vers les années 2010, vous approfondissez votre démarche artistique et votre ancrage territorial...

À partir de 2008, KompleX Kapharnaüm approfondit encore son **ancrage territorial**, inventant des modes de rencontres entre artistes et habitants, des façons de produire des œuvres autrement, des processus d'intervention urbaine connectés aux grandes questions du temps présent. Mais c'est au milieu des années 2010 qu'un tournant d'une nature tout à fait singulière se profile — non pas seulement artistique, mais existentiel. Le lieu historique de la compagnie, rue Francia à Villeurbanne, mis à disposition gracieusement par la ville depuis quinze ans, est menacé de destruction dans le cadre du projet urbain du Carré de Soie. Il faut donc partir. Mais KompleX Kapharnaüm n'est pas de ceux qui plient bagage en silence.



Contacts - Villeurbanne © V.Muteau

Cela abouti à la proposition d'un projet artistique nouveau, « Migration » ?

Nous concevons et décidons de vivre ce déménagement comme un projet artistique à part entière : c'est le projet « Migration ». Le mot est choisi avec soin, chargé de toute son ambivalence. Le départ forcé devient ainsi le prétexte à une réflexion plus vaste sur le mouvement, l'errance, l'enracinement. Le projet implique la création d'espaces mobiles, modulables et modulaires, utilisés à la fois dans le nouveau camp de base mais ayant vocation à se déplacer dans l'espace public. Nous fabriquons des spectacles dedans et on les joue dehors et concevons le lieu comme base arrière pour mieux s'ouvrir à l'extérieur.

Nous nous déplaçons de la friche de la rue Francia par la marche inexorable de la rénovation urbaine, à un nouvel espace de travail et de vie. Ce n'est pas seulement un déménagement mais une réinvention artistique. De cette contrainte nous faisons une force et menons une réflexion : comment réinventer la notion même de lieu.

“ Ce n'est pas seulement un déménagement mais une réinvention artistique. De cette contrainte nous faisons une force et menons une réflexion : comment réinventer la notion même de lieu.

Ce qui s'élabore alors, au croisement de conversations avec nos partenaires (des architectes, des urbanistes, nos partenaires publics et des artistes), ressemble moins à un projet immobilier qu'à une pensée de la demeure en mouvement. La **relation au dedans/dehors** est au cœur de tout — fabriquer des spectacles dedans pour les jouer dehors, considérer le lieu comme base arrière pour mieux s'ouvrir à l'extérieur. C'est à partir de cette conviction fondatrice que germe l'idée d'un kit architectural : non pas un bâtiment au sens classique du terme, avec ses contraintes d'ERP, ses normes figées, ses murs qui pèsent, mais un ensemble de modules pensés pour se déployer, se replier, se reconfigurer selon les besoins de la création et du territoire. La modularité n'est pas ici un choix technique — c'est une posture politique. Elle dit que l'art ne se loge pas, il circule. Elle dit que le lieu de fabrication vaut autant que le lieu de représentation, que l'atelier est déjà une scène, que la frontière entre l'intérieur et l'extérieur est toujours provisoire, toujours négociable.

La conception de cet espace improbable se fait de manière collective, en associant des étudiants en architecture, des plasticiens, des techniciens, des habitants du quartier de la Soie dans des sessions de maquettage et de fabrication qui sont, elles-mêmes, des actes artistiques.



©Droits réservés

“ Un ensemble de modules pensés pour se déployer, se replier, se reconfigurer selon les besoins de la création et du territoire. La modularité n'est pas ici un choix technique — c'est une posture politique.

On dessine, on construit, on teste, on défait — et ce processus ouvert, tâtonnant, délibérément inachevé, est déjà une façon de court-



©Droits réservés

circuiter les logiques habituelles de production culturelle, celles qui séparent si nettement le moment de la conception de celui de la réception.

Ce que nous imaginons ici, c'est une **permanence artistique** — un endroit où la co-création ne serait pas un événement ponctuel mais un état continu, où habitants, spectateurs, artistes et techniciens pourraient se croiser sans que les rôles soient fixés d'avance, sans que le spectacle soit l'unique horizon de la rencontre. Un lieu qui vivrait autant entre les représentations que pendant ces dernières.

À l'extérieur, comment est perçu votre nouveau projet ?

Ce faisant, nous déplaçons quelque chose de fondamental dans son rapport au spectacle vivant et cela nous place quelquefois dans un certain inconfort. Les partenaires habituels — festivals de rue, CNAREP, scènes conventionnées — sont familiers d'un certain contrat : une résidence, une création, une tournée.

Mais ce projet-là ne rentre pas dans ces cases. Nous ne produisons pas un spectacle au sens ordinaire du terme ; nous produisons un espace de dialogue, une infrastructure du sensible, une manière d'être ensemble qui se nourrit de vingt ans d'expérimentations dans l'espace public sans pour autant en répéter les formes. Il faut donc trouver de nouveaux accords, convaincre des partenaires institutionnels d'accepter l'incertitude comme condition de travail, négocier avec un secteur des arts de la rue habitué à financer des œuvres plutôt que des processus. C'est peut-être là le véritable enjeu symbolique

de notre projet : montrer qu'une compagnie ancrée dans le social et le politique peut elle-même réinventer les conditions matérielles de son existence, et faire de cette réinvention une œuvre à part entière.

Ce qui unit toutes ces aventures, c'est une **même manière d'habiter le monde**. Paroles glanées au fil de rencontres, prises de vues et de sons, entretiens, portraits, archives, traces et souvenirs : cette matière documentaire est mise en jeu lors de restitutions spectaculaires où se mixent en direct sons, vidéos, graffs, collages et bricolages. Ces interventions urbaines font entrer l'art dans la ville, là où il n'a généralement pas droit de cité. KompleX Kapharnaüm n'est ni une troupe d'art de rue classique mais bien un projet singulier,

“ Mais ce projet-là ne rentre pas dans ces cases. Nous ne produisons pas un spectacle au sens ordinaire du terme ; nous produisons un espace de dialogue, une infrastructure du sensible, une manière d'être ensemble qui se nourrit de vingt ans d'expérimentations dans l'espace public.

novateur tourné vers toutes les formes d'expérimentations. C'est une équipe qui croit que la rue a quelque chose à dire — et qui, même lorsqu'on la chasse de ses murs, trouve dans l'exil lui-même la matière d'une nouvelle œuvre.

Quelles sont les spécificités de ta démarche artistique ?

Au cœur de notre pratique, il y a la marche, les déambulations, **l'arpentage**. Non pas comme simple déplacement d'un point à un autre, mais le mouvement comme état — une disponibilité du corps et de l'esprit qui modifie en profondeur la manière dont on

perçoit un territoire, dont on en lit la géographie, dont on en reçoit l'agencement.

Déambuler, arpenter, s'attarder : ces gestes ralentissent le regard et laissent remonter ce que la vitesse ordinaire de la ville efface — les strates d'histoires enfouies sous le bitume, les identités qui persistent dans l'angle d'une rue ou la façade d'un immeuble, les mémoires collectives que personne ne lit plus mais que tout le monde porte. La marche a aussi cette vertu rare de relier les personnes entre elles dans une expérience commune du lieu, de créer un « nous » provisoire et fragile autour d'une nouvelle appréhension de l'espace de vie partagé — qu'il soit urbain ou rural, périphérique ou central.

C'est dans ce geste premier que le **numérique** vient s'inscrire, non comme un rajout technologique, mais comme un prolongement naturel du corps en mouvement.

La photographie, la vidéo, l'enregistrement sonore : ces outils sont aujourd'hui si intimement mêlés à nos gestes quotidiens qu'ils constituent déjà

une sorte d'**hybridation** avec nos corps, une extension de nos sens que nous ne questionnons presque plus. KompleX Kapharnaüm choisit précisément de s'arrêter sur ce seuil. Ces médias ne sont pas neutres : ils portent un langage, une rhétorique, un point de vue sur le monde — ils sont déjà un propos avant même qu'on les retravaille. Les utiliser comme vecteurs de découverte du territoire, c'est donc aussi inviter les habitants à se réappropriier des outils qui, la plupart du temps, leur échappent ou les débordent, provoquant autant de fascination que d'angoisse, autant de lien que d'aliénation.

Car la question que pose la compagnie n'est pas seulement esthétique. Derrière le choix de faire du numérique un espace de questionnement plutôt qu'un simple outil de création, il y a une position politique.

“ Derrière le choix de faire du numérique un espace de questionnement plutôt qu'un simple outil de création, il y a une position politique.

Ces technologies qui organisent nos perceptions, nos déplacements, nos relations aux autres, charrient avec elles des logiques économiques, des rapports de pouvoir, des enjeux géopolitiques et écologiques qui traversent le quotidien de chacun sans toujours y être nommés.

En les retournant vers le territoire, en les mettant entre les mains des habitants pour qu'ils filment, enregistrent, photographient leur propre monde, nous cherchons à produire non seulement du vivre-ensemble et de l'appropriation, mais une conscience collective de ce que signifie habiter un espace à l'ère du capitalisme numérique — et peut-être, à partir de là, l'envie d'en imaginer d'autres formes.



Donotclean-kxkm-chalon © V. Muteau

Quels projets t'ont appris le plus — pas nécessairement les plus visibles, mais ceux où quelque chose de fondamental s'est joué dans la relation au lieu ou aux personnes ?

Plus de vingt-cinq ans de travail sur les territoires, c'est vingt-cinq ans d'**apprentissage de l'altérité**. Des bassins miniers du Pas-de-Calais aux quartiers périphériques de Lyon, des zones rurales en déprise aux villes moyennes en mutation, nous avons appris que chaque territoire est un monde — qu'il faut du temps pour l'entendre, de l'humilité pour ne pas le réduire à ce qu'on croit en savoir avant d'y arriver.

La collaboration avec **Culture Commune**, Scène Nationale du bassin minier, projet alors porté par Chantal Lamarre, a été de ces expériences fondatrices qui enseignent qu'un territoire en désindustrialisation n'est pas

simplement un territoire qui a perdu quelque chose — c'est un territoire qui porte une mémoire ouvrière, une fierté collective, des identités forgées dans l'effort et la solidarité, et qui résiste, souvent avec une intensité surprenante, à la tentation de se laisser raconter de l'extérieur. Il en va de même dans les territoires ruraux, dont les particularismes géographiques et culturels débordent toujours les catégories dans lesquelles on voudrait les faire entrer, ou dans les villes en développement dont les dynamiques sociales et urbaines ne ressemblent à aucun modèle préétabli.

Cette leçon, la compagnie l'a emportée avec elle jusque de l'autre côté de l'Atlantique, à Mérida, dans le Yucatán mexicain, où la présence vivante des cultures mayas vient rappeler avec force que l'histoire d'un territoire n'est jamais linéaire, jamais acquise, jamais réductible à ce que le regard extérieur accepte d'en voir. Travailler là-bas, c'est comprendre que les **droits culturels** des personnes ne sont pas un

concept abstrait — c'est une réalité concrète, quotidienne, qui impose à l'artiste venu d'ailleurs une posture d'écoute avant toute posture de création.

Il y a eu aussi le **Projet Bloom** au Luxembourg. Il y a dans le mot « bloom » une ambivalence qui dit beaucoup de la manière dont KompleX Kapharnaüm aborde un territoire. En anglais technique, le bloom désigne ces demi-produits en acier issus des laminoirs, matière brute encore incomplète.

Mais **Bloom**, c'est aussi l'épanouissement, la floraison, ce moment où quelque chose éclot. Entre ces deux acceptions — la pesanteur industrielle et la promesse du vivant — se loge tout le projet développé à Esch-sur-Alzette dans le cadre d'Esch2022, Capitale Européenne de la Culture.

Cité ouvrière et sidérurgique en reconversion, Esch porte dans sa chair exactement cette tension que la compagnie sait reconnaître et habiter. Pendant deux ans, nous avons activé artistiquement le tissu local en partenariat avec le **Luxembourg Centre for Contemporary and Digital History**, tissant un lien entre mémoire savante et parole vivante, entre l'archive et le témoignage. La méthode est celle affinée au fil de vingt-cinq ans de terrain : dériver de

rencontre en rencontre, écouter, enregistrer, rassembler ceux qui ont envie de parler — nés ici ou venus d'ailleurs, jeunes ou vieux, résidents de toujours ou citoyens de passage — jusqu'à ce qu'une communauté se forme, non pas convoquée, mais désirante.

“ C'est cette conviction que les géographies et les histoires ne sont pas des décors dans lesquels on viendrait déposer une œuvre, mais des matières vivantes, habitées, que l'on n'a le droit de toucher qu'avec le consentement de ceux qui les portent. après avoir pris le temps [...] de les écouter.

L'aboutissement prend la forme d'une agora éphémère et spectaculaire dressée au cœur de la ville, où les strates du passé industriel se laissent recouvrir, en direct, de nouvelles couches de sens : comme si l'histoire elle-même acceptait d'être rendue à ceux qui la vivent.

Car ce qui fonde la démarche de KompleX Kapharnaüm, par-delà les formes et les dispositifs,

c'est cette conviction que les géographies et les histoires ne sont pas des décors dans lesquels on viendrait déposer une œuvre, mais des **matières vivantes**, habitées, que l'on n'a le droit de toucher qu'avec le consentement de ceux qui les portent — et seulement après avoir pris le temps, vraiment pris le temps, de les écouter.

Est-ce que ce que vous expérimentez à Lyon peut se transposer ailleurs, ou chaque démarche est-elle par nature non-reproductible ? Y a-t-il une « méthode KompleX » ou tout est toujours à réinventer ?

Il y a une **méthode KompleX Kapharnaüm**. Pas un protocole figé, pas un manuel qu'on ouvrirait à la page un en arrivant sur un nouveau territoire — mais une pratique reconnaissable, une signature, quelque chose qui nous précède et qui voyage avec nous depuis le début. En un mot, une identité.

Cette pratique est fondée sur les médias. Le son, l'image, la vidéo, l'enregistrement : ce sont nos outils historiques, ceux avec lesquels nous pensons autant que nous créons. Mais ce qui les distingue de leur usage ordinaire — celui des réseaux sociaux, de la communication institutionnelle, du documentaire télévisuel — c'est la destination que nous leur assignons. Ce qui est capté ici reste ici.

La parole d'un habitant enregistrée dans son quartier ne partira pas ailleurs, ne sera pas diffusée sur une plateforme, ne servira pas à illustrer un rapport ou à alimenter d'autres contenus.



Projet Bloom - KXKM © V.Muteau

Elle sera projetée devant chez lui, sur le mur de sa rue, dans l'espace même où elle a été produite. Ce geste, en apparence simple, change tout. Il crée une situation dont personne ne peut s'échapper — ni les habitants qui ont accepté de parler, ni nous artistes qui avons choisi de les écouter. Ce qui a été dit sera jugé sur place et sur pièce, par ceux-là mêmes qui l'ont dit, devant ceux qui les connaissent, dans le lieu qui leur est commun. Il n'y a nulle part où se réfugier derrière la distance ou l'abstraction.

C'est cette **irréversibilité** qui fonde la relation. Parce qu'elle engage tout le monde de la même façon, parce qu'elle expose artistes et habitants à une même vulnérabilité, elle produit quelque chose que les dispositifs participatifs ordinaires ne produisent presque jamais : une confiance réelle, construite non pas sur des promesses mais sur une expérience partagée et vérifiable.

“ Et cette exigence de vérité impose en retour une exigence artistique sans concession. Le rendu ne peut pas être poli, formaté, lissé pour plaire — il doit être brut, réel, rudimentaire, documentaire

Et cette exigence de vérité impose en retour une exigence artistique sans concession. Le rendu ne peut pas être poli, formaté, lissé pour plaire — il doit être brut, réel, rudimentaire, documentaire. Pas rudimentaire par manque de moyens, mais rudimentaire par choix éthique : parce que c'est la seule façon d'être à la hauteur de ce que les gens ont accepté de confier.

C'est là la spécificité profonde de ce type de medium — il ne permet pas l'instrumentalisation, ni des personnes ni des artistes, précisément parce qu'il les place dans une relation de responsabilité mutuelle dont aucun des deux ne peut se défaire.

On parle beaucoup de « fabrique de la ville » ou d' « urbanisme culturel » — des expressions qui recouvrent des réalités très différentes. Comment vous appropriez-vous ces notions ?

La collaboration entre artistes et aménageurs du territoire fait l'objet, depuis une vingtaine d'années, d'un discours institutionnel enthousiaste — et d'une réalité souvent plus décevante. Car entre la théorie du « faire ensemble » et la pratique des projets urbains, il y a un fossé que beaucoup préfèrent ne pas regarder en face. Trop souvent, l'artiste est convié tardivement, une fois les grandes décisions prises, pour venir habiller ce qui a déjà été décidé sans lui — apposer une fresque sur un mur, animer une inauguration, donner bonne conscience à un projet dont la logique reste entièrement

déterminée par des critères économiques et urbanistiques. C'est ce qu'on pourrait appeler la tentation de la décoration : l'art comme vernis, comme signal de bonne volonté culturelle, comme outil de communication au service d'une opération immobilière ou d'une politique de rénovation urbaine. La place Bellecour à Lyon en offre un exemple parlant, où un projet vivant, porté avec engagement et ambition artistique réelle, s'est réduit à une installation parmi d'autres, vidée de sa substance relationnelle et politique.

Ce contre quoi KXKM se bat depuis le début, c'est précisément cette instrumentalisation. Non pas par posture, mais parce que la compagnie sait, d'expérience, que ce qui produit quelque chose de réel sur un territoire ne ressemble pas à une campagne de communication. Cela ressemble plutôt à une conversation qui dure, à une présence qui s'installe dans la durée, à une écoute qui accepte d'être dérangée par ce qu'elle entend. Ce n'est pas un hasard si l'équipe de la compagnie compte d'anciens éducateurs de rue : ce type de travail exige des compétences que les écoles d'art n'enseignent pas — la capacité à rester dans l'inconfort d'une relation qui ne va pas de soi, à tenir le temps de la palabre, à construire de la confiance sans garantie de résultat visible. C'est un travail qui croise autant l'artistique que le social et le politique, qui décale, bouscule, interroge là où d'autres voudraient simplement embellir. Et c'est précisément parce qu'il ne se laisse pas réduire à une livraison, à un rendu, à un objet fini qu'il a tant de mal à trouver sa place dans les logiques de commande publique — et tant d'importance, malgré tout, à continuer d'exister.



Place Public © kxkm

Quand une compagnie artistique s'implique dans un processus de transformation urbaine, elle entre dans un jeu d'acteurs — collectivités, promoteurs, associations, habitants. Qui décide vraiment ? Quelle est votre marge réelle d'action ?

La question est juste, et elle mérite une réponse honnête plutôt qu'une réponse confortable.

Qui décide vraiment ? Rarement nous.

Et il faut avoir le courage de le dire clairement, parce que le discours sur la co-création et la participation cache souvent, sous ses dehors généreux, des

rapports de pouvoir qui n'ont pas fondamentalement changé. Les collectivités territoriales tiennent les cordons de la bourse et fixent les grands arbitrages urbains bien avant que l'artiste soit convié à la table. Les promoteurs ont leurs contraintes de rentabilité, leurs délais, leurs actionnaires. Les associations défendent des intérêts légitimes mais parfois contradictoires. Et les habitants, ceux au nom de qui tout ce beau monde se réunit, sont trop souvent convoqués en fin de parcours pour valider ce qui a déjà été pensé sans eux. Dans ce jeu d'acteurs, la compagnie artistique occupe une position singulière — et singulièrement précaire. Elle est invitée parce qu'elle apporte quelque chose que les autres n'ont pas : une capacité à créer du lien, à faire surgir la parole, à rendre sensible ce qui restait invisible. Mais cette invitation a ses limites, et il arrive qu'elle ressemble

davantage à une mission de communication qu'à un mandat artistique réel.

Notre marge d'action, elle se situe ailleurs que là où on voudrait parfois nous la confiner. Elle n'est pas dans les grandes décisions — le tracé d'une rue, la hauteur d'un immeuble, l'affectation d'un espace. Elle est dans l'**interstice**, dans ce que les planifications les mieux intentionnées ne savent pas voir ni entendre : la mémoire d'une habitante de quatre-vingts ans qui se souvient de ce que le quartier était avant, la méfiance d'un jeune qui n'a aucune raison de faire confiance à des institutions qui l'ont ignoré, la tristesse diffuse de ceux qui sentent que leur monde est en train de disparaître sans que personne ne le nomme vraiment. C'est là que nous intervenons — non pas pour réparer ce que l'urbanisme a cassé, mais pour créer les conditions d'une parole



Muteau

kxkm - donotclean- ©Vincent Muteau

qui n'aurait pas existé sans nous. Et cette parole, parfois, change quelque chose. Pas toujours. Pas assez souvent. Mais suffisamment pour continuer.

Ce qui nous protège de l'instrumentalisation — quand nous réussissons à nous en protéger — c'est l'**exigence artistique** maintenue comme condition de présence. Nous ne sommes pas des médiateurs culturels, pas des animateurs socio-culturels, pas des consultants en concertation citoyenne. Nous sommes une compagnie artistique, avec une vision, une esthétique, une manière de poser des questions par le sensible et le récit qui ne se négocie pas au nom de l'opportunité politique. C'est cette singularité qui nous rend utiles — et parfois inconfortables. Parce que le geste artistique authentique ne valide pas, il décale. Il n'embellit pas, il

interroge. Il ne rassure pas les élus sur le bien-fondé de leurs choix — il introduit du trouble là où tout le monde voudrait de la fluidité. Et ce trouble, précisément, est ce que nous avons à offrir que personne d'autre dans ce jeu d'acteurs n'est en mesure de produire.

Alors oui, notre marge réelle d'action est étroite. Mais elle est irremplaçable. Et c'est peut-être dans cet espace contraint, inconfortable, toujours menacé, que se fabrique ce qui a le plus de valeur — non pas malgré les résistances, mais à travers elles.

“ Nous sommes une compagnie artistique, avec une vision, une esthétique, une manière de poser des questions par le sensible et le récit qui ne se négocie pas au nom de l'opportunité politique.

Les logiques de financement et de programmation culturelle fonctionnent souvent sur des temps courts, là où le travail territorial demande du temps long. Comment gérez-vous cette tension ?



Il y a quelque chose d'épuisant, et parfois de profondément décourageant, dans le fait de devoir sans cesse plier son travail aux critères de ceux qui le financent — non par mauvaise volonté de leur part, mais parce que les outils d'évaluation dont disposent les politiques publiques culturelles ont été pensés pour un autre type de production artistique. Nombre de représentations, jauge remplie, publics touchés, rayonnement territorial mesurable : ces indicateurs ont leur logique dans un modèle où l'œuvre se produit, se diffuse et se consomme. Mais ils deviennent absurdes, voire contre-productifs, appliqués à des projets dont la valeur réside précisément dans ce qui échappe au comptage — la confiance lentement construite avec des habitants, la transformation invisible mais réelle d'un regard sur un territoire, la qualité d'une présence dans la durée.

Ce que ces projets situés, ancrés dans les marges des circuits habituels, révèlent en creux, c'est l'urgence de réinventer une politique publique culturelle capable d'accueillir ce qui ne ressemble à rien de connu — des propositions qui ne sont ni tout à fait du spectacle vivant au sens classique, ni tout à fait de l'action sociale, ni tout à fait de l'urbanisme participatif, mais

qui touchent à tout cela à la fois, et qui trouvent précisément leur force dans cet entre-deux inconfortable. Laisser exister ces propositions-là, les financer sur des temps longs sans exiger une rentabilité immédiate en termes de visibilité ou de fréquentation, accepter que certaines des choses les plus nécessaires artistiquement et politiquement soient aussi les moins spectaculaires à court terme : voilà ce que demanderait une politique culturelle véritablement à la hauteur des enjeux contemporains. Non pas soutenir ce qui brille déjà, mais protéger ce qui cherche encore — et comprendre que c'est souvent dans les marges que se fabrique, lentement, ce qui deviendra essentiel.

“ Ce que ces projets situés, ancrés dans les marges des circuits habituels, révèlent en creux, c'est l'urgence de réinventer une politique publique culturelle capable d'accueillir ce qui ne ressemble à rien de connu.

Après le départ de Stéphane Bonnard et la clôture d'une époque fondatrice, tu évoques deux axes qui se confirment — Lieux communs et de nouvelles formes déambulatoires — ainsi que l'ambition de construire de véritables alliances créatives en Europe. Comment ces orientations redéfinissent-elles le positionnement artistique de Komplex Kapharnaüm — et dans quelle mesure le lieu lui-même, pensé comme laboratoire ouvert sur d'autres mondes que celui du spectacle, devient-il une pièce centrale de ce nouveau projet ?

Je peux aujourd'hui dire que fin 2024, quelque chose se referme — ou plutôt, quelque chose m'oblige à regarder en face ce qui s'est lentement déplacé. La compagnie est sortie des radars de la diffusion, et avec le départ de Stéphane Bonnard, c'est une époque qui se clôt autant qu'un duo qui se défait. Vingt-cinq ans de création commune, de complicité artistique, de partage des responsabilités — et soudain, il faut repenser le projet avec moins de moyens, moins de bras, et peut-être plus d'incertitude que jamais.

La question qui surgit alors est à la fois simple et vertigineuse : avons-nous perdu de la pertinence ?

Le monde a changé, les regards ont changé, et Komplex Kapharnaüm se retrouve parfois perçu comme une **compagnie historique** — ce mot qui sonne à la fois comme un hommage et comme une mise à distance. Compagnie des années 2000, compagnie de mâles blancs quinquagénaires, compagnie d'un autre monde : les étiquettes collent, injustes peut-être, mais pas tout à fait sans fondement non plus. Il y a là une question de génération, de posture, de regard sur soi-même — cette tension inconfortable entre être et avoir été, entre la légitimité que l'histoire confère et l'immobilité qu'elle peut aussi induire.

Mais je ne souhaite pas capituler devant la complexité. L'enjeu, tel qu'il se dessine, n'est pas de reconquérir une place dans l'écosystème des arts de la rue — un secteur qui s'est lui-même refermé sur ses propres logiques, reléguant en marge ce qui ne rentre pas dans ses cases.

L'enjeu est ailleurs, plus vaste et plus risqué : réinventer le projet depuis l'intérieur, trouver de nouveaux horizons là où les anciens se sont estompés.

“ L'enjeu est ailleurs, plus vaste et plus risqué : réinventer le projet depuis l'intérieur, trouver de nouveaux horizons là où les anciens se sont estompés.

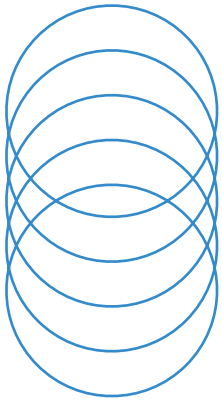
Deux axes se confirment — Lieux communs et des formes déambulatoires nouvelles — mais au-delà des formes, c'est une **nouvelle géographie des partenariats** qui s'esquisse. Développer des projets européens non plus seulement pour diffuser à l'étranger, mais pour construire de véritables alliances créatives avec d'autres compagnies, d'autres cultures, d'autres manières de penser l'art dans l'espace public : voilà ce qui commence à ressembler à un cap.



KXKM - BLOOM ©Vincent Muteau

Et puis il y a la question du lieu — cette question qui traverse toute l'histoire de la compagnie et qui se pose aujourd'hui avec une acuité renouvelée. Quid du bâtiment qu'il faut penser comme un outil : un espace de création et de production qui serait aussi un laboratoire de recherche, un endroit dont les usages seraient délibérément ouverts et partagés, accueillant d'autres secteurs que celui du spectacle — le social, le sport, l'éducation populaire, tout ce qui cherche, comme la compagnie elle-même, à inventer de nouvelles formes de présence ensemble. Car c'est peut-être là, dans cette capacité à se tenir à la **lisière** de plusieurs mondes sans appartenir pleinement à aucun, que réside la singularité la plus durable de KompleX Kapharnaüm — une **singularité** qui l'a parfois marginalisée, mais qui pourrait bien être, aujourd'hui encore, sa ressource la plus précieuse.





Pour aller plus loin

Sur l'Urbanisme culturel

- Besson Raphaël. *Pour une culture des transitions*, Éditions du LUCAS, 2024.
- Chaudoir, Philippe & Ostrowetsky, Sylvia. *Discours et figures de l'espace public à travers les arts de la rue — La ville en scènes*. L'Harmattan, 2000.
| *Référence majeure sur les arts de la rue comme révélateurs de l'espace public urbain.*
- Le Brun Cordier, Pascal. *La Ville relationnelle*, Éditions Apogée, 2024.
- Le Corre, Amandine. *S'initier à l'urbanisme culturel*. Une Fiche pour l'essentiel, Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant, 2025.
<https://auvergnerhonealpes-spectacle vivant.fr>
- Le Floc'h, Maud (dir.). *Mission repérage(s) : un élu, un artiste — 13 villes en France*. Éditions L'Entretemps, 2007.
| *Protocole mené avec Lieux Publics, fondateur de la réflexion sur les croisements entre élus, artistes et territoire.*
- Le Floc'h, Maud (dir.). *Plan Guide Arts et Aménagement*. Étude nationale pour le ministère de la Culture, 4 tomes, 2015.
| *Recense plus de 300 initiatives innovantes à l'échelle nationale.*
- Le Floc'h, Maud. *Projets artistiques et culturels dans la fabrique urbaine*. Rapport gouvernemental dans le cadre de la loi LCAP, ministère de la Culture / ministère de l'Écologie, 2017.
- Mouvement de l'Urbanisme Culturel (collectif). *Repères de l'urbanisme culturel 1 & 2*. Document coopératif, 2023 et 2025.
<https://mouvementurbanismeculturel.fr>
- POLAU - Pôle arts & urbanisme. *Clause culture — Faciliter les démarches d'accompagnement culturel des projets d'aménagement*.
| *En cours de développement depuis 2021, avec les ministères de la Culture et de la Transition énergétique.*
- Site du POLAU
<https://polau.org>
- Site d'Arteplan
<https://arteplan.org>
- Site du du Mouvement de l'Urbanisme Culturel
<https://mouvementurbanismeculturel.fr>

Sur Komplex Kapharnaüm

- *Notice détaillée sur Komplex Kapharnaüm*. Arteplan
| *Le site Arts & Aménagement des Territoires (arteplan.org) propose une notice détaillée sur Komplex Kapharnaüm, décrivant notamment ses cycles de traversées urbaines — le Sentier Pédestre Périphérique (2011-2012), les Fabulations Pédestres Périphériques (2013-2014) et Le Long de l'Axe (2015-2017) — ainsi que son positionnement comme acteur urbain ancré dans le quartier de Vaulx-en-Velin.*
<https://arteplan.org/initiative/komplex-kapharnaum/>
- *Fiche de la compagnie*. ARTCENA
| *Recense ses activités, son statut et son équipe*
<https://www.artcena.fr/annuaire/organismes/komplex-kapharnaum>
- *Site de la compagnie*
| *Pour les dossiers de projets, notes d'intention et archives de création.*
kxkm.net



KXKM - Place Public ©Vincent Muteau

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
**SPECTACLE
VIVANT**

Directeur de publication :
Nicolas Riedel

Présentation et interview :
Nicolas Riedel

Mise en page :
Marie Coste


PRÉFET
DE LA RÉGION
AUVERGNE-
RHÔNE-ALPES
Liberté
Égalité
Fraternité

 **La Région**
Auvergne-Rhône-Alpes

*Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant
est une association soutenue
financièrement par la
DRAC Auvergne-Rhône-Alpes et
la Région Auvergne-Rhône-Alpes.*